

l'argent à Mansfeld, qui seul alors tenait tête en Allemagne à la maison d'Autriche, et envoya 10 000 hommes chasser les soldats du pape de la Valteline pour la restituer aux Grisons. Toutes ces alliances étaient protestantes. L'Espagne, qu'elles menaçaient, répandit encore quelque argent parmi les réformés de France et amena une nouvelle prise d'armes. Richelieu comprit qu'il n'était pas possible de mener de front de si grandes affaires; il ajourna les moins pressées et s'occupa des protestants. Tandis que le duc de Rohan ralliait ceux du Languedoc et des Cévennes, son frère Soubise avait armé les Rochelois. La Rochelle était alors une véritable république, le centre et comme la capitale du calvinisme : sa flotte était supérieure à celle du roi de France. Richelieu demanda des vaisseaux à deux Etats protestants, l'Angleterre et la Hollande, et eut l'adresse de les obtenir, en promettant de son côté l'appui de la France



SIÈGE DE LA ROCHELLE.  
(D'après Callot.)

contre la maison d'Autriche. Son amiral, le duc de Montmorency, eut, sur les côtes de l'Aunis et du Poitou, quelques succès qui forcèrent Soubise à se réfugier en Angleterre avec les débris de sa flotte. Il offrit alors la paix aux rebelles, pour préparer à loisir les moyens de les écraser plus tard, laissant les courtisans le dénoncer à la France catholique comme « le pape des huguenots et le patriarche des athées » (février 1626).

Cependant il remettait quelque ordre dans les finances; il organisait l'armée; il construisait ou achetait des vaisseaux, et signait avec l'Espagne le traité de Monçon, qui lui laissait la libre disposition de toutes ses forces. Quand tout fut prêt, il entraîna le roi et la noblesse au siège de la Rochelle (août 1627), décidé, comme le disait Malherbe dans une de ses plus belles odes, à

Donner le dernier coup à la dernière tête  
De la rébellion.

L'entreprise, fort populaire en France, semblait difficile, car le roi d'Angleterre envoyait aux calvinistes français une flotte de 90 voiles, commandée par le bel et incapable Buckingham.

Les généraux, les courtisans, « qui ne voulaient pas que les bons succès vinssent en poste, » montraient un mauvais vouloir qu'on retrouve jusque dans cette parole du brave et loyal



CHARLES I<sup>er</sup>.  
(D'après Van Dyck.)

Bassompierre : « Nous serons assez fous pour prendre la Rochelle. » Mais Richelieu pourvut à tout : il se fit à la fois général, ingénieur, amiral. Secondé par l'évêque de Maillezaïs, Sourdis,

qu'il avait nommé chef d'escadre, et qu'il fit plus tard archevêque de Bordeaux, il chassa les Anglais de l'île de Ré où ils s'étaient établis, et, pour les empêcher de ravitailler la Rochelle, leur ferma les approches du port par une digue gigantesque de 740 toises, large de 12 à la base et de 4 au sommet, lequel s'élevait au-dessus des plus hautes marées. Deux forts en gardaient les extrémités; 200 navires bordaient les rivages voisins et la digue pour la défendre. Les Anglais essayent en vain de forcer ce prodigieux ouvrage; deux nouvelles flottes, arrivées d'Angleterre, sont repoussées : la Rochelle est isolée de l'Océan. Du côté de la terre, une circonvallation de trois lieues, protégée par treize forts, flanquée de redoutes et garnie d'artillerie, enveloppe la ville d'un cercle de feux. Elle résista cependant, soutenue par le courage viril de la duchesse de Rohan qui s'y était enfermée et par l'énergie de son maire, Guiton, qui avait menacé de poignarder quiconque parlerait de se rendre, demandant qu'on fit de même à son égard s'il proposait de capituler; et, pour rappeler ce serment, il avait voulu que le poignard restât sur la table du conseil. Mais les défenseurs sont décimés par la famine et les attaques : « Bientôt la ville n'aura plus d'habitants, dit-on au maire. — C'est assez, répond-il, qu'il en reste un pour fermer les portes. » Il fallut pourtant les ouvrir, quand il ne se trouva plus rien dont on pût faire un aliment (29 octobre 1628). La Rochelle avait tenu quinze mois en échec la fortune de Richelieu, et, pour l'avoir, il en avait coûté au roi 40 millions : ce n'était pas trop, puisque à ce prix Richelieu avait acheté l'unité politique de la France.

La Rochelle fut traitée en place conquise : ses franchises municipales furent supprimées, sa mairie abolie, ses fortifications rasées. Montauban et les autres villes révoltées firent leur soumission. Le duc de Rohan tint encore huit mois, grâce aux affaires d'Italie qui appelèrent du côté des Alpes le roi et le cardinal. La paix d'Alais, ou *édit de grâce* (juin 1629), termina la dernière guerre religieuse. Les calvinistes cessèrent d'être un parti politique et de former un État dans l'État, mais Richelieu leur laissa la liberté du culte et le bienfait de l'égalité civile. Durant tout son ministère, il les employa, comme les autres citoyens, dans l'armée, la magistrature et les offices de finances; il les encouragea à se livrer à l'agriculture, au commerce, à l'industrie; cependant il les exclut de la colonisation du Canada, à cause du voisinage des colonies anglaises et pour réserver la conversion des Indiens aux missionnaires catholiques. A part cette faute, il les protégea toujours dans leurs biens et dans leurs personnes : exemple remarquable de modération éclairée à une époque où personne en Europe, catholiques ou protestants, ne connaissait la tolérance. Une des suites de cette guerre fut l'acquisition de l'Acadie et du Cap-Breton, que les Anglais, alliés des protestants, nous cédèrent par le traité de Saint-Germain (1632).

Richelieu voulait que la royauté fût, à l'intérieur, une suprême magistrature d'ordre public, n'ayant, comme il le dit de lui-même à sa dernière heure, ni affection ni haine pour personne, mais justice pour tous. La lutte contre la noblesse, commencée dès les premiers jours de son ministère, continua jusqu'à sa mort. Des intrigues, des conspirations, des révoltes mirent sans cesse en péril sa vie, son autorité, celle du roi et le repos de la France. Il les réprima avec une sévérité impitoyable. « C'est chose inique, disait-il au roi, que de vouloir donner exemple par la punition des petits, qui sont arbres qui ne portent point d'ombre; et ainsi qu'il faut bien traiter les grands faisant bien, c'est aussi eux qu'il faut plutôt tenir en discipline. » Mais si le cardinal avait le droit de punir les coupables, il faut regretter qu'il en ait usé avec tant de rigueur, surtout qu'il ait quelquefois, comme Louis XI, donné à la justice l'apparence de la vengeance et fait de l'échafaud un moyen de gouvernement.

Les premiers conspirateurs furent de jeunes seigneurs, amis de Gaston d'Orléans, frère du roi. Richelieu avait intérêt à tourner de folles étourderies en crime; il est cependant possible qu'il n'ait point calomnié ses adversaires en leur prêtant le projet de l'assassiner, celui de



déposer Louis XIII et de mettre à sa place le duc d'Orléans, qui aurait épousé Anne d'Autriche. Le gouverneur du jeune prince, le colonel d'Ornano, que Richelieu avait fait maréchal sans le gagner; la duchesse de Chevreuse, amie de la reine; le comte de Soissons, le duc de Vendôme, fils légitimé de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées; son fils, le duc de Mercœur; le comte de Chalais, d'autres encore, entrèrent dans le complot. Il fut découvert : la duchesse de Chevreuse fut exilée, les Vendôme emprisonnés; d'Ornano enfermé à la Bastille, où il mourut, « non sans soupçon de mort violente »; Chalais, décapité à Nantes par un bourreau si inhabile que sa tête fut hachée de trente-quatre coups avant de tomber. Au vingtième on entendait encore ses gémissements. Il y eut même comme un jugement de la reine. Louis lui cita, en présence du cardinal, les dépositions qui l'accusaient d'avoir songé à épouser son beau-frère; à quoi elle répondit qu'elle ne gagnerait pas assez au change. C'était un pauvre prince, en effet, que ce Gaston. Il s'humilia devant Richelieu, et promit « d'aimer et affectionner ceux qu'aimeraient le roi et la reine mère » (1626). L'année suivante, une terrible leçon fut donnée à tous ces grands qui ne croyaient pas que la loi eût été faite pour eux. Les comtes de Bouteville et des Chapelles furent exécutés en place de Grève à la suite d'un duel (1627). Bouteville en était à sa vingt-deuxième affaire, et il était revenu tout exprès des Pays-Bas se battre en plein jour, au milieu de la place Royale, comme pour mieux braver le roi et ses édits. Au moins, cette fois la rencontre avait été loyale. Il n'en était pas toujours ainsi, et beaucoup de prétendus duels n'étaient que des assassinats, comme celui où le chevalier de Guise, rencontrant le vieux baron de Luz en carrosse, le força de mettre pied à terre et lui traversa la poitrine d'un coup d'épée, pendant que le vieillard cherchait un refuge dans une maison voisine. Le baron avait un fils, qui « appela » le chevalier. Guise tua le fils après le père et devint par ce bel exploit le héros de la cour. C'était avant Richelieu, et c'étaient ces exploits-là dont Richelieu ne voulait plus. On comptait, en 1609, que dans les dix-huit dernières années 4000 gentilshommes avaient péri en combat singulier, et, Richelieu mort, les duels recommencèrent avec une telle fureur, que 940 gentilshommes furent encore tués de 1645 à 1654.



SERENISS  
REGIS FRA  
L'osterman fecit  
PRINCEPS GASTON DE FRANCIA CHRISTIANIS  
TER DVX AVRELIANENSIS.  
Ant. Van Dyck pinxit  
Mart. vanden Ende sculpsit cum privilegio

GASTON, DUC D'ORLÉANS.  
(D'après Van Dyck.)

Dans la répression du complot de Chalais, Richelieu avait vaincu du même coup la femme et le frère du roi; en 1630, ce fut le tour de la reine mère. Marie de Médicis avait fait entrer le cardinal au conseil, où elle comptait qu'il lui servirait d'instrument. Quand elle vit le ministre résister à ses caprices, à ceux de son second fils Gaston qu'elle affectionnait, elle voulut perdre *cet ingrat serviteur* et, à force de prières et de larmes, elle arracha à Louis XIII, alors malade, une promesse de disgrâce. Richelieu allait s'éloigner. Déjà la cour encombrait au Luxembourg les antichambres de la reine mère. Un honnête homme, nouveau favori du prince, Saint-Simon, le père du célèbre historien, montra au roi « un précipice dans l'humeur de sa mère et dans le nombre de gens qui, par elle, prétendaient tous à gouverner ». Averti par Saint-Simon, le cardinal accourt à Versailles : « Continuez à me servir comme vous avez fait, lui dit Louis XIII, et je vous maintiendrai contre tous ceux qui ont juré votre perte. » Marie de Médicis, qui recevait déjà les compliments de la cour, ne fut désabusée que par le désert qui se fit autour d'elle. Ce fut la *journée des Dupes* (octobre 1630). Elle fit aussi des victimes.

Les deux frères Marillac, l'un garde des sceaux, l'autre maréchal de France, s'étaient trop hâtés de triompher avec la reine mère : le premier fut destitué et mourut en prison; l'autre, arrêté en Piémont au milieu de son armée, fut accusé de concussion et jugé par une commission extraordinaire, dans la maison même de Richelieu, à Rueil. « C'est une chose bien étrange, répétait-il, qu'on me poursuive comme on fait. Il ne s'agit dans mon procès que de foin, de paille, de bois, de pierre et de chaux. Il n'y a pas de quoi fouetter un laquais. » Il n'en fut pas moins condamné à mort et exécuté en 1632. Bassompierre, son ami, fut enfermé à la Bastille, d'où l'on ne sortait guère et où il resta douze ans, jusqu'à la mort du cardinal. Marie de Médicis fut elle-même reléguée à Compiègne; quand elle se vit délaissée de son fils, elle s'enfuit à Bruxelles, où elle vécut, sous la protection équivoque des Espagnols, dans un état voisin de la misère (1631). Richelieu s'était bien gardé de gêner cette fuite.

Le frivole et incapable duc d'Orléans avait aussi quitté la France, en lançant contre le cardinal un manifeste fougueux. Réfugié auprès d'un prince dévoué à l'Autriche, Charles IV, duc de Lorraine, il épousa sa sœur malgré les ordres du roi, puis alla retrouver sa mère aux Pays-Bas, d'où il trama une nouvelle conspiration, qui aboutit à une révolte déclarée. Le gouverneur du Languedoc, Montmorency, se laissa prendre aux promesses de Gaston; tandis que le prince entra dans le royaume avec quelques milliers d'aventuriers, il souleva les provinces du Midi, que Richelieu venait d'irriter en essayant d'introduire des officiers royaux dans l'administration intérieure de ces pays d'états. Quand ils eurent joint leurs forces, ils livrèrent bataille à l'armée royale, commandée par le maréchal de Schomberg, sous les murs de Castelnaudary (septembre 1632). Le duc d'Orléans s'enfuit au premier choc, « jetant ses armes par terre et disant qu'il ne s'y jouait plus; le duc de Montmorency, resté seul, fut pris, condamné par le parlement de Toulouse et exécuté, malgré les supplications de toute la noblesse. « Plusieurs, dit Richelieu, murmuraient de cette action, et la taxaient en quelque sorte de rigueur; mais les autres, plus sages, louaient la justice du roi, qui préférait le bien de son État à la vaine réputation d'une clémence dommageable, et ils estimaient le courage du cardinal, qui méprisait la propre sûreté de sa personne et la haine de tous les grands pour satisfaire à la fidélité qu'il devait au roi. » Le duc de Lorraine paya les frais de la guerre. Louis XIII prit Bar-le-Duc et occupa militairement le duché (1634), qui resta aux mains de la France jusqu'à la fin de ce siècle. Quant à Gaston, il fut épargné, parce qu'il *était du sang de France qu'il faut respecter*, mais il reçut l'ordre de se retirer à Blois; quatre années plus tard, un événement heureux et inattendu lui enleva le titre et le rang d'héritier présomptif de la couronne : Anne d'Autriche donna le jour à Louis XIV (15 septembre 1638).

Une humiliation infligée au duc d'Épernon, le dernier représentant des prétentions féodales,